

## Sur le pont

Isabelle Millaire

---

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Millaire, I. (2010). Sur le pont. *Moebius*, (125), 89–92.

# ISABELLE MILLAIRE

## *Sur le pont*

*Sur le pont d'Avignon  
On y danse on y danse  
Sur le pont d'Avignon  
On y danse tous en rond*

Voilà ce que Martine fredonne inlassablement dans sa tête pour fuir. Fuir ces mains qui explorent brutalement son corps. Fuir ce souffle chaud contre son oreille. Pourtant, se dit-elle, elle devrait avoir l'habitude, depuis le temps. Mais non. Cette intrusion dans sa chambre ce soir l'a étonnée et dégoûtée, tout comme celle de la veille. Et de l'avant-veille. Martine ne s'habitue pas. Ne s'habituera jamais.

Martine ne dit rien. Ne fait rien. Elle tente de faire la morte. Se dit que son corps inerte ne peut pas être invitant. Mais son frère pense le contraire. Il dit qu'elle le provoque par ses regards, l'aguiche par sa façon de se pencher pour donner de la nourriture au chat.

Martine ne comprend pas. Tout ça, ce sont des affaires de grandes personnes. Elle a seulement onze ans. Elle est trop jeune pour bien comprendre ce que son frère lui dit. Lui fait. Mais du haut de ses frères onze ans, Martine se sent vieille.

Et pour s'évader de ce quotidien chamboulé, elle fredonne en silence les seuls bouts de son enfance pas si lointaine qui lui restent :

*Les belles dames font comme ça  
Les beaux messieurs font comme ça*

Si tout le monde le fait, comme dit son frère, ça ne doit pas être mal. Tout le monde ne peut pas avoir tort. Pourtant...

La première fois, elle a dit à son frère qu'il lui faisait mal. Il lui a dit doucement, tendrement, qu'avec le temps, elle viendrait à y prendre plaisir, elle aussi. Elle attend. Espère que ce moment arrivera bientôt. Mais elle doute.

Son frère l'aime. Elle le sait. Il lui dit souvent. Elle voudrait avoir le courage de lui dire qu'elle n'a que faire de son amour. Hurler qu'il l'aime mal. Mais Martine se tait. Elle a peur. Peur qu'on la regarde de travers et qu'on la montre du doigt. Peur de se faire dire que c'est de sa faute si son frère agit de la sorte avec elle. Et, pire que tout, peur qu'on ne la croie pas, qu'on la traite de menteuse. Car, en effet, qui pourrait croire que ce frère si attentionné, qui ne rechigne jamais à «garder» sa petite sœur, puisse commettre pareille dégueulasserie?

Malgré tout, Martine dit souvent à son frère qu'elle l'aime. Parce qu'il lui demande. Elle répond ce qu'il veut entendre, car après, il s'apaise, l'embrasse sur le front et quitte sa chambre. Pas de « Bonne nuit » ou « Fais de beaux rêves ». Rien. Elle ferme les yeux et tente d'oublier.

*Sur le pont d'Avignon...*

Je te hais.

*On y danse on y danse...*

Va-t'en! Crève!

*Sur le pont d'Avignon*

*On y danse tous en rond*

*Les belles dames font comme ça*

*Les beaux messieurs font comme ça*

Martine finit par sombrer dans un sommeil agité. Souvent, la nuit, elle éprouve cette sensation de vertige, comme si elle tombait dans le vide. Elle se réveille alors en sursaut, le cœur fou dans sa poitrine oppressée. Mais elle retient le cri qui ne demande qu'à franchir ses lèvres; surtout ne réveiller personne. Éviter les questions.

C'est le jour qu'elle rêve. À l'école, assise sagement derrière son pupitre, elle n'écoute pas le professeur. Elle n'entend pas non plus les blagues des élèves turbulents. Martine, les yeux ouverts, rêve de partir. Loin. Très loin. Ailleurs, mais où ? Elle l'ignore. Elle veut juste être loin. Loin de ses parents absents. Loin, surtout, de ce grand frère qui l'aime trop, qui s'occupe trop d'elle. Mais elle ne sait pas comment faire pour s'en aller sans qu'on la retrouve. Elle veut disparaître et ne jamais revenir.

\*

Aujourd'hui, c'est jour de fête. Des ballons multicolores sont accrochés partout dans la maison. Cousins et cousines chantent « Bonne fête, Martine ». Sa mère arrive dans la cuisine avec, dans les mains, un gâteau au chocolat. Martine n'aime pas le chocolat. Elle préfère la vanille. Mais sa mère ne le sait pas. Ne lui a jamais demandé. Martine, bien sûr, ne fera pas de commentaires. Elle ferme plutôt très fort les yeux et fait un vœu. Puis, de toutes ses forces, souffle sur les chandelles de son gâteau d'anniversaire. Il y en a quinze. Elle ne réussit pas à les éteindre toutes d'un coup. Elle désespère de voir son souhait enfin se réaliser. Ses parents la taquinent sur son air dépité. Lui disent que c'est pas grave, que cette année sera très belle... comme les autres avant. Martine sourit faussement. Elle n'a jamais rien dit à ses parents. Ne leur dira jamais rien. Elle ne veut pas leur faire de peine. Et surtout, elle se dit que, depuis le temps, s'ils n'ont rien remarqué, c'est qu'ils ne veulent rien voir. La fête se poursuit. Tout le monde rit. Pas Martine. Elle, elle réfléchit. Pense encore à la façon de fuir. À 18 ans, enfin adulte, elle ne devra plus rien à personne. Alors, elle partira. Trois ans encore à attendre. C'est long. Très long.

Trop long.

Finalement, elle partira avant.

Quelques mois après son quinzième anniversaire, Martine décide d'agir. Il y a longtemps qu'elle y pense. Son plan est simple. Le plus dur sera de quitter la maison sans éveiller les soupçons. Mais qui pourrait soupçonner quoi que ce soit ? Son frère ? Avec les années, il en est venu

à croire que Martine aimait leurs rendez-vous nocturnes. Dans sa tête malade, tout est parfait. Rien ne changera jamais. C'est pour ça que ce matin où Martine ne s'est pas sentie bien, il n'a pas vu qu'elle mentait. Martine, à cause de lui, a appris à très bien faire semblant.

Une fois la maison vide, Martine se lève. Elle se prépare très rapidement. Elle n'a pas de temps à perdre. Elle n'apporte rien avec elle. Elle ne veut rien garder de cette vie. Elle veut en finir une fois pour toutes.

\*

C'était avant les barrières anti-sauts.

Martine est allée sur le pont.

Elle n'a pas hésité avant de sauter. Elle n'a pas eu peur. Et, les deux mains crispées sur son ventre, c'est à tue-tête qu'elle a chanté ce dernier vestige de son enfance bafouée :

*Sur le pont d'Avignon  
On y danse on y danse  
Sur le pont d'Avignon  
On y danse tous en rond*